

— — — — —
« CHEZ MOI,
— JE N'AI
JAMAIS ÉTÉ
VRAIMENT
CHEZ
MOI... »
— — — — —

ILANA SHMUELI

(discours prononcé à l'occasion
de la réception du prix
Theodor Kramer 2009, introduit par
François Mathieu)

ÉCRIRE DANS SA LANGUE MATERNELLE OU CELLE DE L'EXIL ?

ILANA Shmueli, née à Czernowitz en 1924, vit aujourd'hui à Jérusalem. Amie d'enfance et de jeunesse de Paul Celan jusqu'au début des années quarante, elle avait retrouvé le poète à l'automne 1969 à Jérusalem, puis début 1970 à Paris. En avril, Paul Celan se suicidait en se jetant dans la Seine. De ces brèves retrouvailles était née une intense correspondance, plus de cent trente lettres et, de la main du poète, vingt-six poèmes lapidaires¹. Puis tardivement, sous l'influence posthume de celui-ci, Ilana Shmueli a commencé d'écrire des poèmes, et elle continue².

Le 15 mai dernier, Ilana Shmueli recevait à Krems-Stein (Basse-Autriche) le prix Theodor Kramer 2009 – en compagnie d'un autre écrivain qui, lui, vit à Czernowitz, Josef Bug, lequel, en raison de son grand âge (97 ans), n'avait pu se déplacer. Nous reproduisons ici une partie du discours de remerciement prononcé par Ilana Shmueli, celle qui porte sur l'incapacité de s'exprimer dans une autre langue que « sa » langue maternelle.

Le code de déontologie du traducteur que je suis dit qu'exerçant cette profession, celui-ci « affirme par là posséder une connaissance très sûre de la langue à partir de laquelle il traduit et de la langue dans laquelle il s'exprime. Cette dernière doit être sa langue maternelle, ou une langue qu'il possède au même degré que sa langue maternelle, comme tout écrivain possède la langue dans laquelle il écrit ». Me fascinent les écrivains qui quittent leur langue maternelle pour écrire dans la langue du pays que, pour des raisons notamment historiques, ils ont adoptée. Et me laissent perplexe. Elsa Triolet. Samuel Beckett. Milan Kundera. Entre peu d'autres. Milan Kundera qui, étonné par le « style, fleuri et baroque » de la première traduction de *La Plaisanterie*, en a refait plus tard une

traduction avec un critique et romancier français (lequel ne connaissait pas le tchèque), puis, en raison de sa propre appropriation sans cesse enrichie de la langue française, encore une autre nouvelle traduction.

Dans les lignes qui suivent, Ilana Shmueli montre avec une grande humilité les limites vécues de l'exercice.

François Mathieu

¹ Paul Celan, Ilana Shmueli, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Bertrand Badiou, Seuil 2006.

² Ilana Shmueli, *Zwischen dem Jetzt und dem Jetzt* [Entre l'à-présent et l'à-présent], Rimbaud Verlag, Aix-la-Chapelle, 2007.

Poèmes de Czernovitz. Douze poètes juifs de langue allemande, traduits par François Mathieu, éd. Laurence Teper, 2008, présente la traduction de vingt d'entre eux.

• • • **C**ZERNOWITZ, la ville que Karl Emil Franzos¹ décrivait comme le « petit bastion de l'aspiration occidentale et de la culture allemande à la frontière de l'Asie mineure ». Quelquefois aussi on l'a appelée, en raison du grand nombre de Juifs qui y habitait, la « Jérusalem du Prout² ». Je vis dans la Jérusalem des montagnes de Judée.

Nous vivons [...] à la fois dans notre pays d'origine [heimat] et en exil.

Mais qu'est-ce que le pays d'origine, et que signifie l'exil ?

Ces deux notions se sont détachées de leurs significations banales et traditionnelles et ne cessent d'être réinterprétées. Mutations universelles, assimilation psychique, bouleversements technico-scientifiques. L'apatridie s'est transformée en destin mondial. Tous ceux qui ont traversé les rapides métamorphoses de l'être et du savoir, toutes les catastrophes et les égarements de la vie et de l'histoire, se cherchent et ne peuvent se retrouver. L'homme moderne échange souvent son pays d'origine contre le monde. L'argent peut aussi remplacer le pays d'origine : « *Ubi dollar ibi patria*³. »

Où me situe-je dans le rapport « pays d'origine » et « exil » ? « Chez moi, je n'ai jamais été vraiment chez moi... », puis-je dire avec Paul Celan⁴. Le lieu où je suis venue au monde et qui m'a marquée n'a jamais pu être pour moi un vrai pays d'origine – il lui a manqué le sentiment d'appartenance, des valeurs évidentes, de la continuité, une orientation et une tradition. J'ai voulu et dû le quitter. De là, j'ai emporté avec moi l'impression continue de tituber sur un sol chancelant.

J'arrive aujourd'hui devant vous d'Israël qui est et n'est pas non plus mon pays d'origine – encore l'un des millions de dommages tardifs des persécutions et des expulsions. [...] Rosa Ausländer⁵ écrit : « Des chants en quatre langues emplissaient l'espace. » Czernowitz était polyglotte. Les journaux paraissaient en six langues : allemand, roumain, ukrainien, polonais, yiddish et hébreu ; en trois écritures : latine, cyrillique et hébraïque. Un village de la Forêt-Noire, un shtetl galicien, un morceau de Russie, un morceau de Vienne. Cette ville était un paradoxe, une

colonie d'émigrants et d'immigrants. Rezzori⁶ décrit : « Vivent là une douzaine de nationalités différentes et une demi-douzaine de *credo* qui se font mutuellement la guerre dans l'harmonie cynique d'une antipathie réciproque et d'un affairisme partagé. On se considère comme patient et tolérant. La naïveté est rare. Il règne une sorte d'insouciance qui rend infidèle – il n'est pas rare que ce soit au mépris de sa propre existence. »

Pour poursuivre dans cette problématique, je voudrais évoquer ma propre expérience plurilinguistique. Les choses ont commencé avec l'allemand de mes parents : ma mère, Viennoise, chantait des berceuses et des ballades de chevaliers que je trouvais horriblement belles. Mon père avait été éduqué dans des écoles allemandes de la Czernowitz de la double monarchie. Il était originaire d'un petit village où sa famille était la seule juive ; mon grand-père était garde-barrière. Mes grands-parents du côté paternel ne savaient pas bien parler allemand ; ils envoyèrent leur fils unique en ville pour qu'il l'apprenne. Chez nous à la maison, nous ne parlions que l'allemand. Il est intéressant de savoir que de nombreux parents qui parlaient allemand avec leurs enfants, mais qui avaient eux-mêmes grandi avec le yiddish, s'appliquaient à parler un bel allemand, et comme cette langue ne leur était quand même pas familière, souvent ils exagéraient.

À cause de son « *nigoun* », de sa mélodie particulière et de sa structure un peu étrange, l'allemand des rues de Czernowitz avait mauvaise réputation – on se criticaillait les uns les autres, on plaisantait et czernowitzait à son sujet. Malgré de grands efforts, on ne se débarrassait jamais complètement de cet idiome. Nous nous moquions des autres avec arrogance, chacun prétendant parler le meilleur allemand, le plus juste.

Mais nous ne pûmes en rester à l'allemand – dès ma cinquième année, on m'obliga au jardin d'enfants et à l'école à parler roumain⁷. Tout en moi s'y opposa. Je sentais que les mots qui m'habitaient ou plus encore dans lesquels j'habitais étaient agressés – intérieurement quelque chose se convulsait. À cela s'ajouta le français : on fit venir de Paris à Czernowitz une vieille « *mademoiselle* » afin que nous apprenions à converser avec un accent impeccable. Comme mon père était sioniste, je dus en outre apprendre l'hébreu, mais en vain... M'accompagnèrent également les chansons ruthènes de nos domestiques auprès de qui j'aimais m'attarder. Plus tard, pendant l'occupation soviétique, j'appris le russe et l'ukrainien ; je fréquentai un lycée yiddish⁸ – et cette langue m'ouvrit un nouvel univers.

Je n'ai jamais appris systématiquement l'allemand, en revanche j'ai continuellement beaucoup parlé et lu dans cette langue. Je n'ai jamais complètement maîtrisé l'hébreu. J'y travaille, le devine et l'aime tout à la fois, mais jamais je n'ai pu me mouvoir dans cette langue aussi librement que je l'aurais souhaité. Une privation d'identité linguistique – en somme, un problème d'identité.

Vers soixante-cinq ans, j'ai commencé à écrire des poèmes en hébreu. Plus tard, je me suis traduite moi-même en allemand et j'en suis restée à cette langue. Aussi bien en allemand qu'en hébreu, qui sont mes propres langues, je manque d'aisance et me sens à l'étroit. Souvent je me perds dans une absence impuissante, irritante de mots. Et pourtant, ou justement à cause de cela, j'ai dû emprunter le chemin absurde des mots – de l'écriture.

(traduit de l'allemand par François Mathieu)

1 Karl Emil Franzos (1848 Czortkov, 1904 Berlin).

2 Affluent (rive gauche) du Danube.

3 La patrie est là où est le dollar. Pastiche de « ubi bene, ibi patria », la patrie est là où l'on est bien, vers 1151 du *Plutus et les nuées* d'Aristophane.

4 Ilana Shmueli reprend une remarque de Paul Celan en marge dans l'ouvrage de Jean Améry, *Jenseits von Schuld und Sühne* (1966), traduit en français par Françoise Wuilmart sous le titre *Par delà le crime et le châtiment*, Actes Sud 1995.

5 Rosa Ausländer (1901 Czernowitz, 1988 Düsseldorf). Voir *Poèmes de Czernowitz*, p. 63-81.

6 Georg von Rezzori (1914 Czernowitz, 1998 Florence).

7 Fin 1918, à la suite de l'effondrement de l'empire austro-hongrois, la Roumanie s'approprie la Bucovine (dont Czernowitz) et la Bessarabie. Elle impose alors à ces deux territoires une roumanisation forcenée. Aucune autre langue n'est tolérée dans les administrations, les institutions scolaires, à l'université, au théâtre.

8 De juin 1940 à juin 1941, les Soviétiques occupent le nord de la Bucovine et Czernowitz.
